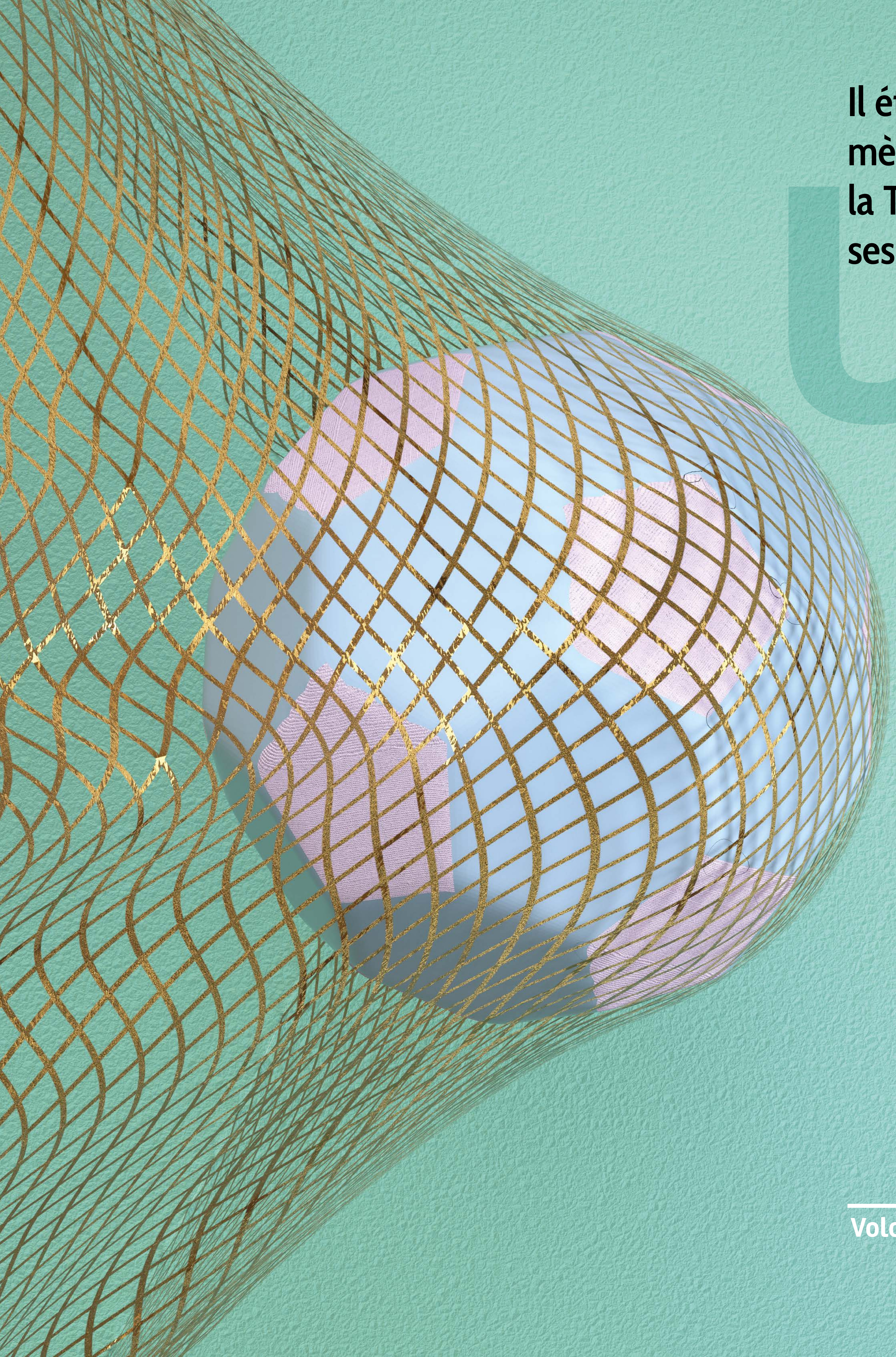




Il était une fois, une jolie jeune femme du nom d'Adela et sa mère Mande s'apprêtaient à emménager à Val-d'Or pour fuir la Turquie, en plein conflit. Adela était très peinée de quitter ses amis, sa maison et son sport, le soccer — sa vie, au fond.

Le grand jour arriva et les dames s'apprêtaient à prendre l'avion. Il n'avait même pas encore décollé et déjà, Adela était extrêmement nerveuse d'arriver à Val-d'Or. Être la nouvelle n'est une étape facile pour personne. Après leur arrivée, Mande proposa à sa fille d'aller faire son inscription au club de soccer et de se promener en ville pour connaître le coin et faire de nouvelles connaissances.

La fin de semaine passa rapidement, c'était déjà lundi. Adela n'avait pas très envie d'aller à ses cours. En plus, il y avait l'entraînement de soccer le soir même. Adela était très désorientée, ne savait pas du tout où se diriger. Lorsqu'elle entra en classe, elle eut l'impression que tous les élèves la regardaient étrangement... mais ce qu'elle ne savait pas, c'est qu'elle n'était pas la seule à venir d'un autre pays. La journée passa et elle était épuisée, mais encore assez en forme pour l'entraînement de soccer. Elle se rendit au Centre des sports pour aller rencontrer la nouvelle équipe. Une fois arrivée, Adela fut très surprise, car l'équipe n'était composée que de garçons. Elle ne s'arrêta pas là, car son rêve primait sur tout. Cela allait être un grand défi pour elle, mais comme on le dit toujours : « Si on veut, on peut. »

L'entraîneur expliqua à Adela qu'elle faisait partie de l'équipe de soccer sénior, car il manquait de joueurs et tous étaient les bienvenus. Immédiatement, elle alla rejoindre l'équipe et faire les présentations. Aussitôt qu'elle s'éloigna, les garçons se mirent à chuchoter et à se demander ce qui se passait. Une fille dans l'équipe! C'est alors que leur entraînement commença : on lui fit une jambette, un autre lui lança le ballon en plein visage et ainsi se poursuivirent les mauvais coups. Adela revint en pleurs chez elle. Plus les journées passaient et plus les garçons lui jouaient de mauvais tours. Elle se dit : « À quoi bon continuer, ils ne m'accepteront donc jamais! »

Vladimir, un Ukrainien, voyait que tout cela affectait Adela. Il la trouvait courageuse de continuer à être aussi forte dans l'équipe. Il prit l'initiative de parler aux joueurs pour qu'ils se calment et la laissent jouer. Il leur dit qu'ils pourraient être étonnés de ses capacités. Ils prirent alors l'initiative de lui laisser une chance. Vladimir se rapprocha en tant qu'ami et complice d'Adela. Ils décidèrent de leur prouver qui ils étaient en jouant le match de leur vie.

Trois jours après leur nouvelle amitié, le grand match arriva et ce fut le moment pour Adela et Vlad de prouver aux membres de l'équipe qu'ils n'étaient pas aussi mauvais qu'ils l'imaginaient. La partie débuta et Adela compta le premier but, suivie de Vladimir. Fiers d'eux, ils se tapèrent dans la main : « Continuons comme ça, ils vont en voir de toutes les couleurs! »

Depuis le match où ils ont triomphé, Vladimir est devenu le capitaine, Adela est la joueuse étoile et l'équipe est maintenant rendue très solidaire. À toutes les parties, les estrades se remplissent pour voir la complicité des deux joueurs vedettes.

---

Volodymyr Opanasiuk et Olena Verovkina, Ukraine  
Sally Gravel et Austin Polson, Val-d'Or



Voici l'histoire d'un jeune homme qui s'appelle Jalal Ahmad. Il est grand, a les cheveux noirs, les yeux bleus et la peau blanche. Il est sportif, gentil et intelligent. De nationalité syrienne, il est étudiant à l'Université de la Sorbonne à Paris, en France. —

Un jour, sur le chemin de l'université, il rencontre une belle jeune fille nommée Sajida. Elle est de taille moyenne et a les yeux noirs, les cheveux noirs et une peau dorée. Étudiante de troisième année en architecture, elle vient d'une famille riche.

Elle est debout dans le train à côté de Jalal et ne trouve aucun endroit pour s'asseoir; il décide donc de lui donner sa place. Avec le temps, ils apprennent à se connaître, les rencontres se poursuivent. Ils font des activités ensemble, comme aller au musée du Louvre, se balader sur les Champs-Élysées, prendre des photos à la tour Eiffel... Petit à petit, ils deviennent amoureux!

Sajida veut avoir l'opinion de sa famille, en Mauritanie, mais elle lui répond : « Non! C'est impossible! Une fille ne peut pas se marier avec un homme qui n'est pas de sa tribu. » Elle ne se doutait pas qu'il y aurait autant de difficultés à contester les coutumes et les traditions. Elle essaie à plusieurs reprises de convaincre sa famille, mais toutes ses tentatives échouent. Ses parents refusent d'accepter cette union. Chaque fois, ils répondent : « C'est impossible! »

Sajida traverse alors une période très difficile. Elle doit choisir entre l'amour de sa vie ou les coutumes de sa tribu. Elle décide finalement de se marier avec Jalal, son magnifique Syrien.

Ils se marient en France et en 2009, ils vont vivre en Syrie avec la famille de Jalal, lequel va y travailler comme professeur. Malheureusement, en 2011, la situation en Syrie devient très mauvaise.

Une grande révolution commence contre le dictateur Bachar al-Assad. D'importantes manifestations se répandent dans plusieurs villes et villages. Les manifestants demandent la liberté, la démocratie et l'égalité. Ce dictateur met plusieurs manifestants en prison et détruit le pays. Les gens sont divisés : d'un côté, un petit groupe qui soutient ce dictateur possédant l'argent et les armes, et de l'autre, le peuple qui est torse nu face à lui!

Les gens sont contraints de fuir et beaucoup de personnes meurent sur les routes. La révolution du peuple se transforme en guerre en Syrie et oblige les citoyens syriens à quitter leur pays.

Les deux amoureux ne peuvent plus rester dans le pays de Jalal. Ils auraient voulu aller en Mauritanie, mais la famille de Sajida refuse de les recevoir. Ses parents menacent de les tuer... Ils n'ont pas d'autre solution que de sortir de la Syrie. Ils envoient donc des demandes d'immigration dans de nombreux pays, y compris au Canada. Cette destination est alors le rêve de Jalal parce qu'il avait étudié la chimie en France et qu'il y a plusieurs possibilités de travail dans son domaine. Heureusement, le Canada accepte de les recevoir et leur donne un visa après un an d'attente.

Sajida et Jalal vivent maintenant leur vie dans ce beau et grand pays et attendent la venue de leur premier bébé.

Enaam Kalloul, Robi Shahin, Rabab Alshehawi, Syrie  
Toutou El Moustaha, Mauritanie

# Le lac de Guatavita, centre des légendes de l'El Dorado, est situé à une heure de Bogotá. Cette légende venue de l'époque de la conquête de l'Amérique est maintenant connue par beaucoup de gens autour du monde.

Avant l'arrivée des Espagnols, les tribus autochtones qui habitaient dans les Andes faisaient toutes sortes de rituels sacrés afin de remercier la nature pour ce qu'elle donnait : le soleil, la pluie, les aliments et la vie. Sans aucun doute, le rituel le plus important était celui qu'ils pratiquaient pour bénir leur nouveau roi, un fort guerrier qui, selon les gens, avait été choisi par les dieux pour diriger l'avenir de son peuple.

Pour commencer la cérémonie, le guerrier devait rester seul près du lac sacré pendant une journée et une nuit pour réfléchir et préparer son esprit à bien gérer sa mission. Le matin suivant, les sages de la tribu couvraient le corps du guerrier avec du poivre d'or, puis celui-ci devait, dans un bateau fait en or, se rendre au centre du lac afin d'y plonger. Lorsqu'il en sortait, il n'était plus un être humain, mais désormais une divinité.

Il s'agissait de l'évènement le plus important et tout le monde y assistait en apportant diverses gemmes, des métaux précieux, de l'or, de l'argent et des émeraudes, lesquels étaient offerts aux dieux pendant le rituel en étant jetés dans le lac. Cette incroyable histoire fut entendue par le royaume espagnol et est devenue la légende d'El Dorado.

Ainsi, un après-midi où le coucher de soleil était sur le point de tomber, ce fut l'inévitable arrivée à Guatavita des conquérants, qui croyaient avoir trouvé une ville dont les rues et les maisons seraient construites en or et où le métal précieux serait si abondant et commun que tout serait fait d'or.

Les conquérants Hernan, Felipe et Carlos étaient ambitieux et désiraient tellement ces richesses qu'ils proposèrent de parcourir chaque coin du territoire pour trouver tout l'or de la tribu et l'apporter sur leurs bateaux. Toutefois, malgré les efforts des conquérants, le lac plein d'or et de gemmes restait introuvable.

Un matin, on sentit un sentiment de tristesse envahir les rues, car le chef de la tribu était décédé. Le peuple était prêt à faire le rituel par lequel leur chef retournerait chez les dieux. Le corps sans vie fut mis sur un lit d'or en forme de canot, qui fut apporté au cœur de la forêt où se trouvait le lac sacré de Guatavita. Malheureusement, alors que les Autochtones remplissaient le canot de bijoux en or, ils ne se rendaient pas compte que les Espagnols voyaient tout ce qui se passait : enfin, ils avaient trouvé ce qu'ils cherchaient, l'El Dorado!

À la suite de cette découverte, toute la tribu devint esclave. Les Autochtones furent forcés de détruire un côté du lac afin de le drainer pour obtenir tout ce qu'ils pouvaient trouver à l'intérieur. Les enfants ne jouaient plus comme avant; les femmes ne chantaient et ne dansaient plus; les hommes ne rentraient plus chez eux auprès de leur famille. La joie était devenue souffrance et tristesse.

Après que les Espagnols eurent obtenu une grande quantité d'or, ils prirent leurs bateaux et partirent. Juste avant leur départ, un vieil homme aux allures d'être supérieur apparut. Il avertit les conquérants que tout l'or qu'ils avaient obtenu en asservissant son peuple serait toujours maudit et leur entraînerait un avenir sombre. Les conquérants partirent sans croire un seul mot.

En arrivant chez le roi d'Espagne, les conquérants, très fiers, montrèrent tout ce qu'ils avaient trouvé, et le roi était content. Cependant, le haut conseiller du royaume n'était pas convaincu. Il fit une analyse exhaustive et conclut que l'or qu'ils avaient apporté n'était qu'un mélange de cuivre avec un peu d'or. Par conséquent, sa valeur était minime, donc insuffisante pour payer le périple des conquérants. Ceux-ci furent déçus et à partir de ce jour, ils vécurent dans la pauvreté, tandis que les gens de la tribu ne perdirent jamais l'espoir d'être libres. Leur cœur était devenu plus fort, comme s'il était fait d'or.

Si nous vous racontons cette légende, c'est parce que nous sommes libres et avons choisi de nous installer ici pour vivre un rêve. Notre rêve nous a menés ici, dans une ville qui s'appelle Val-d'Or. Dans notre nouvel El Dorado, nous avons trouvé des gens avec un cœur en or.

Ludmila Gonzalez, Mexique  
Laura Rodriguez, Colombie  
Elizabeth Vazquez, Mexique

**Coumba, âgée de 18 ans, est une jeune étudiante qui vit en Mauritanie en compagnie de sa mère et de ses sœurs. Son père, qui réside au Canada depuis quelque temps, prépare la venue de la famille. —**

# Mauritanie

Un bon jour, sa mère reçoit l'appel de son mari qui lui annonce que tout est prêt pour les recevoir au Canada. Alors que sa mère se réjouit de cette bonne nouvelle, la jeune fille ne démontre aucune joie parce qu'elle ne veut pas quitter son pays. Elle doit obéir sans discuter, car telle est la coutume.

Elle se sent tellement triste à l'idée de quitter le bel Ismail, l'amour de sa vie, ainsi que ses amies, ses activités et le beau lac rose, de son vrai nom le lac Retba, un site très visité. Coumba et son amoureux passent tout leur temps à ce lac salé, leur lieu de rencontre, pour ramasser le sel et admirer les magnifiques paysages de cette région.

Arrivée à Val-d'Or, Coumba passe ses journées à pleurer et à dormir pour ainsi rejoindre, dans ses rêves, ses amies et l'amour de sa vie. Pour elle, c'est la seule façon de retrouver tout ce qu'elle aime. Elle revoit alors les khaïmas, sortes de tentes traditionnelles que l'on installe sur la plage. Les amoureux passaient beaucoup de temps dans ces khaïmas à préparer le thé et à discuter entre eux ou avec des amies. Ces khaïmas sont uniques et ancrées dans la culture sahraouie; elles sont l'identité d'un peuple et un symbole de liberté.

Après quelque temps, les parents de Coumba s'inquiètent de la voir dormir ainsi pendant des heures et des heures. Pour chasser sa tristesse, son père lui propose de trouver un emploi, ce qui lui permettrait de rencontrer des gens qui pourraient devenir des amis. Elle accepte, mais ne parvient pas à oublier son pays... Alors, elle pense à un plan. Elle le garde secret jusqu'au jour où elle demande la permission à son père de retourner dans son pays pour revoir ses amies ainsi que son cher amoureux, Ismail. Grâce à cet emploi, la jeune fille a amassé tout l'argent nécessaire pour son voyage.

---

**Aïssata et Mari Gueye, Mauritanie**



# Afrique

Il était une fois, dans un petit village, un vieux monsieur qui était toujours assis devant sa cour. Il recevait les salutations des villageois qui allaient et venaient à longueur de journée. —

Koba, ce grand-père âgé de 95 ans, était grand et mince et portait une barbe blanche.

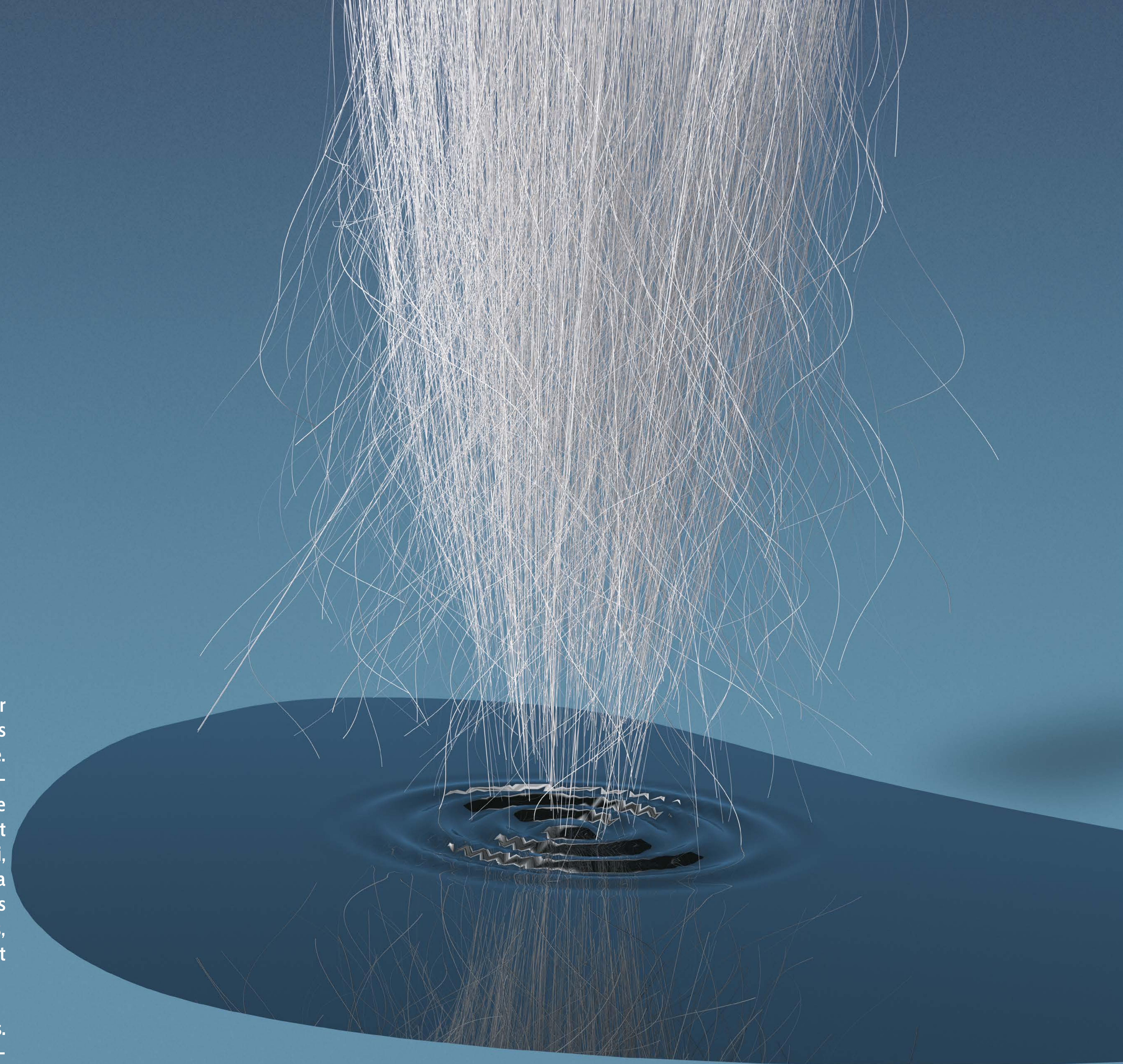
Des enfants du village aimaient se baigner dans un petit lac non loin de la maison du vieillard. Un jour, celui-ci remarqua que les personnes qui allaient se baigner le vendredi ne revenaient jamais. Curieux, le vieil homme se déplaça pour vérifier s'il se passait quelque chose. En arrivant, quelle ne fut pas sa surprise de constater que le lac était bleu comme le ciel! Il se questionna, car d'habitude, l'étendue d'eau était grise. De plus, sur la grève, on trouvait des objets comme des bijoux, des vêtements et même de l'argent. « Bizarre! », pensa-t-il. Le vieillard, étonné, repartit immédiatement et fit un compte-rendu au grand marabout du village. Le grand marabout, appelé aussi un Sage, prit son Coran et se dirigea vers le lac.

Arrivé près de la grève, il fut étonné par la couleur de l'eau et commença à lire des versets coraniques pour chasser le diable à l'origine de ce phénomène. Après des heures de prières, le lac retrouva sa couleur normale et les objets qui traînaient sur la plage disparurent. Le marabout retourna au village et prit son tam-tam pour appeler tous les villageois qui, au son du tambour, arrivèrent à grands pas dans sa cour. Le marabout dit aux habitants : « Le lac, dans ce village, change de couleur tous les vendredis, donc personne ne doit y aller ce jour-là, car il peut vous arriver malheur. »

Cette légende très ancienne provient des ancêtres. Aujourd'hui, les temps ont changé. Bien que le vendredi soit toujours une journée de prières, il est permis de se baigner ou de célébrer un événement, une fois les prières terminées.

---

**Gnamangolo, Côte d'Ivoire**  
**Mariatou et Fatoumata, Guinée**



# Souvent quand je suis seule, je pense à mon si beau pays, Haïti chérie. Je pense au 12 janvier 2010 à 16 heures, 53 minutes et 10 secondes... —

C'était une très belle journée. Tout était tranquille ce jour-là.

J'étais partie au marché public de mon quartier, dans ma ville qui s'appelle Carrefour. À 16 heures, je suis rentrée chez moi. J'ai rangé mes fruits et mes légumes. Ensuite, je suis allée prendre une douche, et alors que j'étais dans la douche, j'ai ressenti des tremblements et entendu des bruits très forts. J'ai pensé entendre le diable et ses démons en train de prendre possession de la terre. Alors, j'ai crié « Alléluia! » deux fois.

Comme Dieu nous a aidés, mes enfants sont venus me rejoindre. Nous sommes sortis dans la cour et ma fille m'a demandé : « Est-ce que tu sais ce qui s'est passé? » J'ai répondu que je ne savais pas. « Maman, c'est un tremblement de terre! », m'a-t-elle alors dit.

Rosier, mon mari, était au travail. Mes enfants et moi sommes restés dans la cour toute la soirée. Les gens criaient vraiment fort dans la rue parce que les bâtiments tombaient. Ils ne voyaient rien dans la poussière, et beaucoup de personnes avaient été blessées à cause des débris projetés. J'ai voulu aller marcher dans la rue pour rejoindre mon mari, mais en marchant, j'ai vu beaucoup de gens décédés de leurs blessures — j'étais terrifiée, j'avais très peur. Nous sommes allés nous reposer avec les autres survivants.

Nous avons vécu trois mois dans la rue, le seul endroit où l'on se sentait en sécurité. Jour après jour, les grondements du tremblement de terre n'arrêtaient pas et se faisaient entendre. Les gens vivaient dans la rue sous des tentes improvisées faites de draps, de prélat, de tôle, de tout ce qu'ils trouvaient.

Les gens ne travaillaient plus, car tout était démoli et il n'y avait plus d'école pour les enfants. Les écoles étaient devenues des lieux de refuge, des hôpitaux ou des centres d'hébergement pour personnes malades.

L'État fournissait la nourriture et l'eau provenant des dons de différents pays. Il y avait beaucoup de blessés et de morts. Peu après sévit une épidémie de fièvre Ebola, mais heureusement, ma famille a été épargnée. Puis, après trois mois est venue la pluie, lavant la poussière de la ville et ses déchets. À ce moment-là, la pluie est arrivée comme un miracle pour les gens, mais la vie n'était pas plus facile...

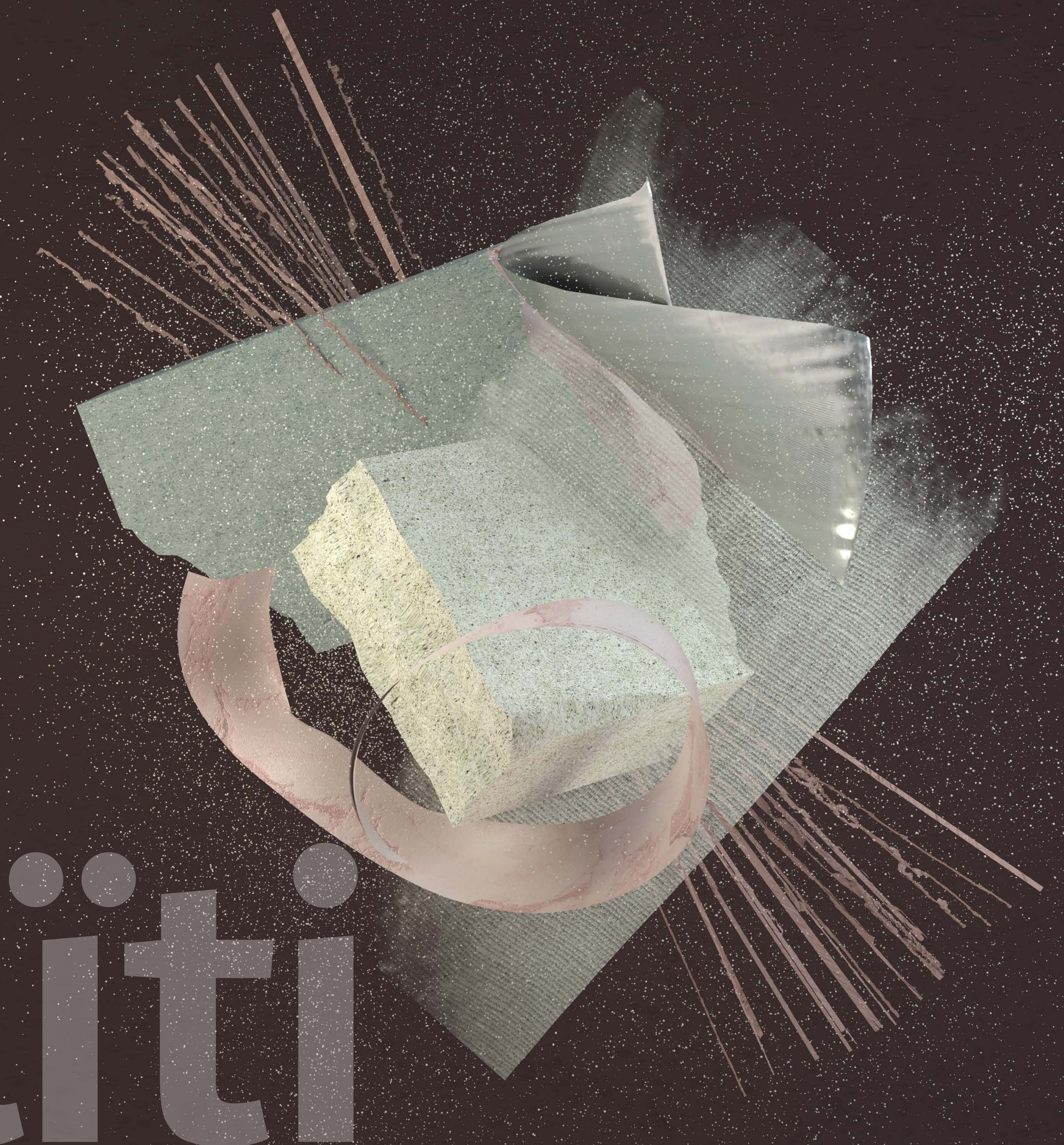
En 2011, constatant qu'il n'y avait plus d'école ni de travail, j'ai décidé de plier bagage et de partir pour le Canada avec mes enfants pour retrouver ma sœur qui y vivait depuis longtemps.

Rendue au Canada, je me suis trouvé un logement chez ma sœur, où j'ai vécu huit mois. Par la suite, j'ai trouvé une bonne école pour mes enfants et j'ai obtenu un emploi à la polyvalente. Rosier a finalement pu nous rejoindre après trois ans. Toute la famille était heureuse de se retrouver enfin.

Maintenant, je continue mes études à l'école des adultes en francisation. En tout temps, je remercie Dieu de nous avoir sauvés, moi et toute ma famille. Je remercie aussi ma sœur et mon beau-frère et ainsi que le Canada de nous avoir accueillis.

---

**Denieuse Desther, Haïti**  
**Noémie Bouchard, Val-d'Or**



Je suis assise dans ma salle de classe de francisation à Val-d'Or. Pendant la pause, je me ferme les yeux et je me revois dans mon école, dans un petit village de Thaïlande en bordure du fleuve Mékong.

# Thaïlande

Les bancs et les tables sont fabriqués en bois; les murs, en bambou. Ça sent bon le bois. Le sol est en terre et est froid, chaud ou humide selon la température.

Les enfants du village n'ont pas tous la chance d'aller à l'école. Certains doivent travailler avec leur famille, surtout les garçons. D'autres demeurent trop loin. L'école se trouve à 3 ou 4 km du village et pour des enfants qui marchent, sandales aux pieds, c'est quatre ou cinq mille petits pas, beau temps, mauvais temps. Lorsque la pluie arrive, les vêtements ne sont ni imperméables ni assez chauds. Il faut vraiment vouloir se rendre à l'école.

Dans mon village, nous sommes comme des fourmis, tous les habitants travaillent. Nous cultivons le riz ainsi que de grands jardins pour produire les légumes. Nous élevons des petits animaux comme les poulets et les canards, qui font partie de notre vie. Il n'y a pas d'épicerie et nous échangeons des produits : « J'ai du poulet, tu me donnes du riz. J'ai des légumes, tu me donnes un poisson. »

Dans nos maisons, nous allumons un feu de bois pour cuisiner les aliments et surtout pour nous réchauffer. La fumée sort par le trou qui sert de fenêtre. Ça ressemble au feu que les gens d'ici font en camping. Quand j'y pense, certains Autochtones des réserves vivent un peu comme nous.

Dans mon village, pour nous procurer de l'argent, nous vendons nos produits à des commerçants qui viennent de la grande ville ou les échangeons contre des ustensiles, par exemple. Nous offrons des vêtements tissés, des paniers en bois, des poteries faites à la main, des légumes et des fruits, du riz, du poisson, du poulet, du canard, du cochon, du bœuf... Ce que j'aime dans mon village, ce sont les gens, ils ont un grand cœur; ils partagent et s'entraident.

Nous sommes pauvres, mais que veut dire ce mot? Nous sommes riches des gens que nous côtoyons. Nous avons tous un grand cœur. Aujourd'hui, dans ma classe, quand je regarde autour de moi, je vois des gens de tous les pays... des gens au grand cœur.

Phimmasone Manivong, Laos  
Leine Khamkhatnh, Thaïlande  
Souphaphone Keosaichin, Thaïlande



Dans le cadre d'une entente permettant à la Ville de Val-d'Or et B21 d'entreprendre un projet touchant à la francisation des nouveaux arrivants, une série d'ateliers combinant le conte et l'autobiographie ont mis en lien des Québécois francophones et des nouveaux arrivants dont le français n'est pas la langue maternelle. Au printemps 2018, 21 élèves en francisation ont participé à des ateliers dirigés par le conteur Pierre Labrèche en collaboration avec l'enseignante Guylaine Allaire et la médiatrice culturelle Hélène Dallaire. À travers ces rencontres hebdomadaires étendues sur deux mois, ils ont élaboré en équipe des histoires teintées de souvenirs et de rêves. Ces contes ont ensuite été mis en images par l'artiste Renée Lamothe.

Ce projet d'art social a pour objectifs d'améliorer le français écrit et parlé des participants, de contribuer à leur intégration sociale ainsi que de valoriser leur histoire et leur bagage culturel tout en améliorant leur confiance en soi.

La Ville de Val-d'Or, B21, l'ensemble des participants et l'équipe de médiation culturelle sont fiers de vous présenter cette exposition. Elle résulte de ces rencontres, mais surtout du partage, de l'ouverture et de la curiosité des uns envers les autres. Puisse-t-elle vous transporter au-delà du territoire de votre imagination et vous inviter à toucher à de nouvelles cultures, à de nouvelles façons de voir le monde!

Ce projet est né de la volonté de la Ville de Val-d'Or de mettre en valeur la diversité des parcours vécus par les citoyens qui forment le tissu social de Val-d'Or. Bien que l'immigration ait de tout temps contribué à enrichir la culture valdorienne, son augmentation au cours de la dernière décennie vient ajouter mille nuances aux savoirs, aux valeurs et aux efforts de développement qui nourrissent le quotidien de tous.

Conteur : Pierre Labrèche; Collaboratrice : Hélène Dallaire; Enseignante : Guylaine Allaire  
Participants : Aïssata et Mari Gueye, Ludmila Gonzalez, Laura Rodriguez, Elizabeth Vazquez, Denieuse Desther, Noémie Bouchard, Enaam Kalloul, Robi Shahin, Rabab Alshehawi, Toutou El Moustaha, Volodymyr Opanasiuk, Olena Verovkina, Sally Gravel, Austin Polson, Phimmasonne Manivong, Leine Khamkhanh, Souphaphone Keosaichin, Gnamangolo, Mariatou, Fatoumata  
Commissaire : Marco Pronovost; Chargée de projet : Marie-Pier Fortier  
Direction artistique et graphisme : Gregory Brossat; Illustrations : Renée Lamothe  
Paul-Antoine Martel, Geneviève Béland

